

Ce récit appartient à *La Gran Novel de Formentera* d'Ausias Ferrer Rodman.

*Un être plus doux*

Quelques coups secs à la porte la firent se lever de son fauteuil. En l'ouvrant, elle fut surprise de ne trouver personne.

Elle observait de tous côtés quand elle entendit des gémissements à ses pieds. La femme baissa les yeux et ce qu'elle vit la laissa bouche bée. Sur le seuil, un panier avait été laissé. A l'intérieur, enveloppé dans des haillons, gisait un tendre petit être qui remuait vigoureusement les extrémités.

La femme fut très touchée. C'était une veuve vouée à une existence malheureuse. La tristesse et la solitude la rongeaient, et la vieillesse, sans aucune distraction, était apparue sans se faire attendre. Il était donc logique qu'elle pensa qu'une telle petite chose pourrait lui tenir compagnie.

Elle prit le panier, entra chez elle et le déposa sur la table. Elle resta debout à contempler ce petit être en se demandant ce qu'elle pourrait bien en faire. D'un côté, elle était consciente que si elle le remettait à la police, cette dernière ne lui permettrait probablement pas de le garder. D'un autre côté, elle savait que, sans aide, elle serait incapable de l'élever comme il se doit. Malgré tout, elle ne trouvait pas la force d'assumer une séparation. Non, il était certain qu'elle ne voulait pas perdre de vue ces petits yeux marron.

Elle décida de rendre visite au voisin, un médecin à la retraite, âgé et veuf tout comme elle. Elle se dirigea, avec parcimonie, vers la maison mitoyenne tenant le panier qui se balançait à chaque pas. Quand finalement elle arriva à la porte, elle déposa le panier sur le seuil et frappa deux fois avec le heurtoir. Le raisonnement était métallique et creux, c'est pourquoi au lieu d'attendre, la femme se précipita derrière un arbre pour se cacher et espionner attentivement.

Le médecin ne tarda pas à ouvrir et en découvrant ce petit être qui sanglotait, ses yeux sortirent de leurs orbites. Cependant, il réagit avec vivacité : il se pencha, pris le panier dans ses bras et le berça pour qu'il cesse de pleurer. Touchée par cette démonstration d'affection, la femme sortit de sa cachette et raconta toute l'histoire au médecin. Quand elle eut terminé, elle

lui confia qu'à son âge il lui serait difficile d'élever et éduquer seule un tel petit être. C'est ainsi, qu'elle lui fit une proposition : peut être serait-il d'accord pour partager la garde ?

Le docteur hésita quelques instants. C'était une décision importante et c'est pourquoi, avant de donner sa réponse, il voulait soumettre ce petit être à quelques examens médicaux. Il se faufila dans la maison. Il mit quelques minutes à revenir mais à son retour, il était vêtu d'une blouse blanche. Il tenait un thermomètre dans une main et un stéthoscope dans l'autre.

Pendant qu'il ajustait les branches à ses oreilles, le médecin précisa qu'il n'était pas habitué à réaliser ce genre de visite médicale et encore moins d'une façon si expéditive. Avec beaucoup de précaution, il approcha l'embout du stéthoscope vers la zone où il supposait que se trouvait le cœur du patient. Un rythme de pulsation accéléré l'inquiéta. Ensuite, le médecin dévissa le capuchon du thermomètre, le sortit et le plaça dans l'aisselle du patient : trente huit cinq de température. Le docteur finit par s'alarmer. D'un mouvement fugace, il glissa sa main dans la poche de sa blouse et sortit une lampe de poche. Il se préparait à réaliser l'examen oculaire. Il appuya sur le bouton et confronta l'œil gauche du patient au faisceau de lumière. Il n'était pas nécessaire d'être ophtalmologue pour se rendre compte que le marron clair de son brillant iris débordait de vie.

Tous les trois passèrent cette nuit ensemble dans la maison du médecin. Ce dernier et la femme dinèrent une salade typique de Formentera, une soupe de potiron, des marrons grillés, du poulpe fris, un flan moelleux accompagné d'une grande brioche ronde. Au petit – qui résultait être doté d'un petit zizi – ils lui donnèrent un biberon – du lait industriel de la marque Lactel, demi-écrémé –. Au dessert, après avoir réfléchi sur de nombreux prénoms, ils décidèrent que, vu les circonstances, le plus approprié serait de l'appeler Moïse.

A partir de ce jour, la femme passait chaque nuit chez son voisin. Elle avait pour habitude d'arriver à la tombée de la nuit, chargée de provisions, et de s'enfermer dans la cuisine sans tarder. Pendant qu'elle coupait en morceaux les légumes et cuisinait la viande et le poisson, lui entassait les morceaux et les copeaux de bois dans la cheminée. Une fois que le dîner était prêt et que le feu brûlait, ils éteignaient les lumières électriques et allumaient les cierges et les chandelles. Le médecin était un gourmand romantique. Ils dînaient sur la table du salon en tête à tête. Entre deux bouchées, ils se prenaient la main et contemplaient ce petit être qui dormait dans son panier, bercé par les crépitements de la cheminée.

Deux mois étaient à peine passés quand le médecin chargea le menuisier de construire un berceau. Il se composait d'un bois de qualité – l'armature était de cerisier et les pieds de noyer-. Moïse le méritait.

L'arrière-goût biblique de la trouvaille les avait convaincu que l'être vivifié incarnait la fortune. Pour eux, Moïse représentait le meilleur des présages et son apparition représentait le début d'une époque de prospérité.

Mais, à ce moment précis, le couple n'était pas conscient qu'il se trompait puisque les deux moururent avant que ce nouvel intrus n'atteigne l'âge de trois ans. Lui d'une crise cardiaque suite à un grand gueuleton et elle glissa d'une falaise alors qu'elle tentait de cueillir une fleur trop proche du bord.

Ainsi, le médecin ne vit jamais grandir pleinement Moïse et ne put pas non plus voir son rêve devenir réalité : que Moïse lui apporte le journal quand il ne pourrait plus se servir de ses jambes. Les perspectives de la femme ne se réalisèrent pas non plus puisqu'elle aurait aimé voir Moïse devenir grand et fort et prendre le contrôle de la ferme. Ainsi, quand elle aurait été une vieille invalide, il l'aurait protégé des voleurs malveillants.

Privé de ses protecteurs, Moïse n'avait pas d'autre choix que de vivre dans la rue et il du apprendre à se débrouiller par lui-même dès sa plus tendre enfance.

Il n'avait seulement que trois ans quand il flânait déjà dans les rues à la recherche de nourriture. Aux heures de repas, il rôdait autour des terrasses de restaurant et implorait les clients, avec son expression la plus triste, qu'ils lui donnent quelques restes ou quelques miettes. Durant la nuit, il fouinait dans les ordures, vidant les sacs poubelles et dévorant tout ce que son instinct reconnaissait comme comestible. Les jours de kermesse et de grandes fêtes, il apparaissait sur la place. S'il y avait des grillades, il se faufilait entre les tables et en profitait pour récolter un bon morceau de charcuterie. S'il y avait un bal avec orchestre, il se frayait un chemin entre les pas de danse et purléçait les boissons que les adolescents jetaient.

Moïse mena cette vie durant plus de dix ans et mourut seul, rejeté et blotti contre un portail à l'âge de treize ans. Mais on ne peut pas concevoir cette histoire comme étant triste. En effet,

en l'écouter, beaucoup de personnes pensaient que la vie de Moïse ressemblait à une tragédie dans tous les sens du terme. Cependant, il est important de savoir que juste avant de rendre son dernier souffle, Moïse vit un touriste italien, qui sortait d'une boulangerie une baguette sous le bras, s'approcher. L'italien se pencha pour mieux l'observer et eut beaucoup de peine quand il le découvrit agonisant et moribond. Ainsi, leurs regards se croisèrent pendant une seconde et le touriste resta captivé par la douceur de ses yeux marron remplis de fièvre. Profondément ému, l'italien détacha le croûton du pain et essaya de lui donner à manger. Mais Moïse ne parvenait même pas à ouvrir la bouche et il n'avait plus de force pour mâcher de toute façon. Cependant, comme il était naturellement très poli, en signe de remerciement, il remua la queue.